



PHOTO Les MAC/Val présente pour la première fois le travail de la Basque espagnole, réfugiée en France, créatrice d'autoportraits militants.

Esther Ferrer n'en fait qu'à sa tête



Par **CLÉMENTINE MERCIER**

Une tête de femme vomit une carte Bleue. La même tête crache des lettres ou encore des pièces de monnaie. Plus loin, cette tête, sur plusieurs tirages, s'efface méthodiquement dans le néant. Sur un autre mur, la tête coupée en deux, et assemblée selon une méthode comparative à des dates différentes, vieillit, objectivement. Ailleurs, elle se coiffe d'un chou ou d'un déboucheur de toilette. Cette tête semble explorer les multiples facettes d'un moi, donnant l'illusion d'une mise en abyme infinie, comme quand deux miroirs se font face. Mais qui se cache derrière ce kaléidoscope post-moderne de Méduse Narcisse ? Et pourquoi cracher sa carte Bleue, d'abord ? Il s'agit d'Esther Ferrer, artiste née au Pays basque espagnol, élevée sous Franco et émigrée en France dans les années 70. Normal que nous ne la connaissions pas. Elle a peu exposé en France. Pas de catalogue disponible, absence de sources – du moins en français – pour cerner le phénomène. Pourtant, à 76 ans, il était temps qu'un grand musée lui ouvre ses portes... C'est désormais chose faite avec une exposition au Frac Bretagne, en 2013, consacrée à ses performances, et une autre, en ce moment au MAC/Val, qui présente ses images. Pour rendre compte de cette œuvre encore méconnue, une monographie paraîtra fin mai. Celle à qui appartient ce visage n'a rien d'une m'as-tu-vu. S'il y a peu d'archives sur son travail, c'est qu'Esther Ferrer n'en a fait qu'à sa tête, toute sa vie. Un esprit libre, mû par le désir de ne faire que ce qui lui plaisait, avec rigueur, pré-

Elle n'a jamais vécu de la vente de ses œuvres, a travaillé comme peintre en bâtiment d'abord, puis comme journaliste pour *El País*.

cision et engagement (*lire ci-contre*). Habitée par la méfiance envers le pouvoir et toute forme d'autorité, celle qui a écrit une thèse sur la manipulation de l'information est une femme des années 70, viscéralement féministe. Elle n'a jamais vécu de la vente de ses œuvres, a travaillé comme peintre en bâtiment d'abord, puis comme journaliste pour *El País*. Et surtout, quand elle a commencé par faire des performances en Espagne avec Zaj, un groupe d'art action soutenu par John Cage, on n'enregistrait pas, on ne faisait pas de photographies. Heureusement, il reste un corpus d'autoportraits.

SURFACE. Esther Ferrer n'est pas photographe. D'ailleurs, elle ne possède pas d'appareil photo. «Un vrai photographe travaille à l'intérieur de la photographie, avec la lumière, et, moi, je travaille sur la photographie.» Pour ses prises de vue, elle se rend chez un photographe, un vrai. Toute la matrice de ses images se trouve, d'ailleurs, dans quelques Photomatons effectués en 1973 et exposés dans une vitrine. Ces photos d'identité, intitulées «*Et le temps passe*», sont découpées en lamelles, masquées ou cousues. A rebours de l'instant décisif, et de l'idée qui fait de la photographie un prédateur de l'âme, Esther Ferrer travaille en surface, avec son visage, car c'est pratique et pas cher. Ce sont des autoportraits «*malgré moi*», plaisante-t-elle.

«*La plupart des idées fécondes sont ridiculement simples*», a écrit Sol LeWitt en 1967, pour définir l'art conceptuel. Et derrière chaque autoportrait d'Esther Ferrer, il y a une idée. L'idée obsédante que la femme est emprisonnée dans son rôle et dans son corps, l'idée que le corps d'une femme vieillit mais qu'il a le droit de se montrer, en partie et totalement, et même nu, si possible. L'idée que la carte Bleue, décidément, c'est dégoûtant (l'artiste ayant égaré sa carte de crédit, elle en a profité pour exprimer son ras-le-bol en la dégoûtant, une fois celle-ci retrouvée et inutilisable). Minimalistes, ces autoportraits n'en sont pas moins aussi efficaces que des affiches. Particulièrement quand ils sont drôles.

COCKTAIL. Alors que dans les années 70, le corps prend une dimension politique et que Gina Pane se mutilait avec des épines ou des lames de rasoir, Esther Ferrer choisit la rigueur et l'absurde. Elle qui se revendique «*féministe 24 heures sur 24*», a photographié son sexe en plusieurs exemplaires, et l'a recouvert de fils de cuivre de toutes les couleurs pour faire du sexe féminin un Graal joyeux et touffu (le cuivre n'est-il pas la matière des stérilettes ?). Pour crier son horreur de la guerre, et charger les hommes au passage, elle a collé des pénis en plastique sur des pistolets pour enfants. «*Cette idée, je l'ai eue pour la première fois en Espagne, à l'époque de la répression franquiste. J'étais dans une fête de village et on écoutait de la musique interdite. Soudain, j'ai vu un garde civil avancer et faire un geste agressif avec son fusil qui évoquait vraiment son phallus. Des années plus tard, j'ai acheté les jouets et des vibromasseurs rue Saint-Denis pour faire ces pièces.*» Ces «*jouets éducatifs*» ne sont pas dans l'exposition mais résument comment des idées «*ridiculement simples*» traversent son œuvre. Un cocktail qui rend ses images tout à fait contemporaines. Esther Ferrer n'a «*pas peur du ridicule*» et surtout pas de se mettre un chou sur la tête, nue, pour dénoncer notre surconsommation de choses. Elle rappelle les principes fondateurs de l'être : vieillir, s'indigner, manger, habiter un sexe. C'est gonflé et évident.

Alors que 2014 consacre en France des émigrés espagnols (Valls, Hidalgo) aux plus hautes responsabilités politiques, une autre voix se fait entendre du côté de Vitry. Une voix qui fleure bon les théories libertaires. Esther Ferrer a d'ailleurs écrit pour John Cage un texte sur l'anarchie. Il commence ainsi : «*Pour moi, l'anarchisme a toujours un futur et un présent possible, pour une raison fondamentale, qui est que je l'assimile à la création – non à l'art, qui est autre chose, bien plus limitée – dans le sens où la création produit de la jouissance et du plaisir.*» On découvre avec délice une œuvre ouverte, en perpétuel recommencement. «*Je n'ai pas envie de fossiliser les choses, je suis déjà assez fossilisée comme ça*», ou comment une artiste de 76 ans, avec une énergie d'enfer et une saine autodérision, souffle un vent frais. ◀

ESTHER FERRER MAC VAL, place de la Libération, Vitry-sur-Seine (94). Jusqu'au 13 juillet. Performances le samedi 17 mai lors de la nuit des musées, de 15 h à 23 h 30. Rens. www.macval.fr

Rencontre dans l'atelier parisien de l'artiste :

«Mon travail porte sur l'enfermement de la femme»

Esther Ferrer, rencontrée dans son atelier parisien, se montre aussi drôle, pertinente et percutante qu'espérée. **Pourquoi faites-vous des autoportraits ?** Je voulais utiliser un corps de femme. C'était au moment du slogan «*Notre corps nous appartient*». Je voulais travailler contre les stéréotypes de la beauté, faire quelque chose de différent de ce que véhiculait l'histoire de l'art, l'histoire tout court, ou même la photo. Car dans l'histoire de l'art, il y a plein de femmes nues qui ne véhiculent pas ce que le XX^e siècle dit des femmes. Je ne voulais pas payer un modèle, et, à un moment donné, je me suis dit : «*Pourquoi je ne le fais pas avec ma propre tête ?*» **Vous crayonnez, trafiquez, coupez vos autoportraits. Pourquoi ?** Quand je couds mon visage avec un fil rouge, j'évoque la prison. C'est comme une cage d'oiseau. Mon travail porte sur l'enfermement de la femme. La première version de cette photo s'appelait *Mis Labores* car en Espagne, c'est celle qui fait de la couture, du crochet. C'était pour dire : voilà, le rôle de la femme, c'est ça ! On essaie aujourd'hui de nous remettre dans la caisse. Et fermer la porte. Dans tous les moments de crise, la première qui paye, c'est la femme, et en particulier en Espagne aujourd'hui. Pour ma génération, c'était impensable de remettre en cause l'avortement ! **Vous n'hésitez pas à vous mettre un déboucheur de toilettes sur la tête...** J'ai réalisé cette photo à l'époque de Bush. C'était une carte de Noël pour mes amis, avec écrit : «*En 2003, débouchez vos idées aussi facilement que votre évier.*» Dans la performance *Las Cosas*, j'utilise également un déboucheur, car pendant mon enfance, c'était un objet très important et pratique. Il y en avait dans toutes les maisons. Je trouve que c'est un objet merveilleux, pas seulement pour sa forme, mais aussi pour le bruit incroyable qu'il fait. C'est presque un instrument de musique. Et imagine que, quand tu le mets sur la tête, tu essayes de te déboucher la moitié du crâne ! Et paf, tu te débouches toi-même ! Avec ton cerveau qui

part de tous les côtés ! C'est drôle, non ? **Vous êtes un peu clown...** Je n'essaie pas de faire rire les gens. Je ne mets pas l'humour dans mon travail. Mon travail, c'est moi. Et moi, il y a des jours où je suis dramatique. Comme dans la pièce *Du néant au néant*. D'autres fois, je rigole. Parfois, je suis ennuyeuse. Un jour, on m'a suggéré de faire de très grands tirages de mes photographies, mais je n'ai pas voulu. Une œuvre d'art est un dialogue entre l'artiste et les gens qui regardent. Je préfère parler à l'intelligence plutôt qu'aux émotions. Et si les gens rient, tant mieux. **Avoir une sœur jumelle a-t-il influencé votre travail ?** C'est possible que tout mon travail de photographie – le découpage, le double – vienne de là. Je n'en suis pas consciente, honnêtement. Mais je permets toutes les interprétations psychanalytiques. On m'a demandé : «*Pourquoi ne travailles-tu pas avec ta sœur ?*» Justement, je ne voulais absolument pas travailler avec elle. On n'a jamais «*joué à être jumelles*». Récemment, j'ai retrouvé le dessin d'un visage, et je ne sais pas si c'est un portrait que j'ai fait de ma sœur ou

un portrait que ma sœur a fait de moi. On a une relation symbiotique mais nous n'avons pas voulu empiéter le terrain de l'autre. Cela a été instinctif. **Pourquoi vos autoportraits de sexe sont-ils de toutes les couleurs ?** A l'époque, j'avais beaucoup de poils, c'était comme un arbre. J'ai travaillé avec des fils de cuivre électriques. J'en ai acheté de toutes les couleurs et je voulais faire comme le Paradis avec mon sexe, là où Adam trouve les fruits d'or. Sauf pour une photo, celle intitulée *Il était une fois un sexe violet*, car le jeu de mot entre «*violet*» et «*violé*» me plaisait. J'ai aussi utilisé du fil doré. Mais aujourd'hui, il devient gris, comme celui d'une vieille femme. **Que pensez-vous de la mode des «*selfies*» ?** Tout le monde m'en parle ! Cela m'amuse, le besoin qu'on a d'images de soi. Et le besoin de communiquer à travers ces images. Au fond, moi aussi, j'ai fait ça. C'est un moyen d'expression contemporain et c'est un élément de communication. Car nous vivons à l'ère de la com'... *Recueilli par Clé.M.*

